

Menassang – Killiam SABRI



ISBN - 978-2-9541543-1-2

**D**epuis la nuit temps, ou du moins depuis son apparition, tout être humain avait conscience de sa condition d'être mortel. Qu'elle soit vécue comme une fatalité ou une simple finalité, la mort restait une expérience propre à l'humanité.

Conscient de cette impermanence des choses, le genre humain fut entraîné alors dans la peur et son corollaire, dans la nécessité de trouver une échappatoire. Réincarnation, paradis, néant particulier, retrouvailles après la mort, changement de plans ou d'états, tout valait mieux que l'incertitude.

Pourtant, cette douleur ontologique proprement humaine restait un moteur, un moteur qui poussait l'humanité à s'investir autrement que dans la satisfaction du désir immédiat.

La mort restait un phénomène entropique général. Elle demeurait un retour vers le chaos originel. Elle s'attaquait à tout système organisé, aux humains comme aux choses. Son instrument était le temps qui détruisait tout, même les univers, sur des cycles plus ou moins longs.

Face à cette incompréhension devant la nature même de la mort, de son caractère soudain et inéluctable, la mort ou plutôt la perte de la vie renvoyait souvent à la notion

d'âme. L'âme apparaissait comme le vecteur même de la sensibilité, de la conscience et de la vie.

Selon certaines croyances, lors de la mort, l'âme se détacherait du corps. La matière, elle, restait, se désagrégeait, retournait aux sources. Comme rien ne se créait, la mort était interprétée comme un changement de plan, une transition d'un état à un autre. Le corps étant soumis à une corruption naturelle et rapide, c'était l'âme, son existence et ses caractéristiques qui restaient l'objet des plus grandes spéculations.

Dans leur incroyable piété, les chrétiens avaient conscience que l'âme était éternelle et individuelle. À la mort, elle était destinée au purgatoire, en Enfer ou au Paradis. Les méchants étaient éternellement punis, damnés si besoin et les bons étaient comblés pour le restant des jours.

D'autres systèmes esquissaient des visions moins simplistes et plus élaborées, se basant sur une anatomie ésotérique de l'être humain, des chances de salut, ou des plans de conscience.

Les systèmes orientaux proposaient une vision des choses assez subtile, comme une stratification du corps selon plusieurs enveloppes, de la plus dense à la plus subtile. Tout ce qui avait été créé, corps et pensées, tout ce qui faisait la personnalité d'un individu, devait disparaître dans une dissolution ultime. Seul subsistait ce qui en l'homme se rapprochait du Divin. Dans la doctrine de la réincarnation, pour sortir de la roue du temps, l'homme devait s'affiner, se réincarner en se rapprochant un peu plus de sa nature spirituelle profonde.

Dans la tradition ésotérique, l'homme restait corps, âme, esprit. La théorie de la réincarnation y trouvait donc une justification.

Dans toute l'histoire de l'humanité, la Mort était ritualisée, à travers des rites de passage, le culte des morts, les techniques de survivance. À travers ces rites se dessinait la vraie quête de l'immortalité.

L'homme pleurait la mort, la craignait, la redoutait, la fuyait, sans savoir que le mot *mort* venait du sanscrit *mîr*, et que cela signifiait la vie.

En dépit du discours sur la mort qui abondait depuis l'apparition de l'écriture, l'image restait le mode d'expression le plus dense et le plus direct de l'homme devant le mystère du passage, car la mort avait quelque chose d'indicible.

Scandaleuse, était-telle. Car la mort restait toujours un scandale, exprimant chez ceux qui en étaient les témoins, curiosité et horreur, mais aussi incompréhension. Comment alors représenter ce qui par nature échappait au sens ?

Puisque la mort était à la fois une abstraction et une réalité empirique, son caractère déconcertant, vertigineux tenait à un phénomène accidentel, naturel. On la représentait selon son degré d'acceptation ou de rejet : blanche colombe ou aveuglante lueur bienfaisante, ou encore terrifiante présence, armée de sa faux, tapie dans l'ombre, terrée dans son éternel manteau de ténèbres.

La mort, majestueuse, vêtue de noir, Derek venait de la croiser au pied d'un talus, et il en resta pétrifié.

Ce matin-là, le petit Derek Cox, dix ans, venait de rencontrer la mort dans sa plus simple expression : celle de la terreur.

Menassang – Killiam SABRI

Retrouvez Killiam Sabri sur :  
[www.killiamsabri.com](http://www.killiamsabri.com)

ISBN - 978-2-9541543-1-2